

Changer l'enseignement d'une langue étrangère

Dans la plupart des cultures qui se fondent sur l'école, les langues étrangères figurent parmi les matières enseignées. Il ne s'agit pas seulement d'une pratique contemporaine. Il en a été toujours ainsi, quelque forme qu'ait prise l'instruction de la jeunesse : précepteurs particuliers des princes ou des enfants nobles, éducation religieuse faisant également place aux sujets profanes, enseignement dispensé en privé à de petits groupes de privilégiés, cursus scolaire public des démocraties modernes, etc. Or cette situation, à laquelle sa diffusion universelle dans le temps et dans l'espace assigne le visage de l'évidence, n'a que les apparences du naturel. On ne voit pas ce qui peut la fonder en raison, ni même lui fournir fût-ce un semblant de justification. En effet, intégrer l'enseignement des langues au cursus scolaire sans lui reconnaître de statut singulier ni créer pour lui un cadre spécifique, c'est considérer les langues de la même façon que toutes les disciplines du programme. Or qu'est-ce que les langues ? Ce sont des systèmes complexes utilisés dans la communication sous toutes les latitudes par des milliards d'êtres humains. Elles sont donc ce au moyen de quoi s'exprime tout sujet. Les langues sont ce qui permet au pensable d'accéder au dicible. Elles sont la matière de toute matière. Elles ne sauraient, par conséquent, être enseignées comme elles le sont dans le système scolaire de la plupart des pays, c'est-à-dire de manière extensive, à raison d'un petit nombre d'heures par semaine durant de longues années, et par ailleurs selon la méthode livresque utilisée par toutes les disciplines, lesquelles, en dehors des arts et du sport, ont recours à des manuels dont les écoliers sont censés retenir le contenu.

Une telle conception de l'enseignement des langues est, au mieux, une étrangeté, au pire une aberration. Elle repose, en vérité, sur un défaut d'analyse de ce qu'est une langue. En effet, en l'enseignant comme une matière parmi d'autres, elle en fait une fin en soi. On peut parfaitement adopter cette conception quand il s'agit des autres disciplines. Il est loisible de considérer l'histoire et son enseignement, par

exemple, comme des fins en soi. Car même si l'on admet que la connaissance historique est une des voies de la culture, de l'accomplissement d'une vie civique, ou de certains métiers, dont celui de... professeur d'histoire, il s'agit bien d'un domaine qui se suffit à lui-même. L'histoire constitue par essence un savoir. On ne voit pas en quoi les manipulations auxquelles la soumettent tels régimes politiques, soucieux de se trouver une légitimité dans le passé ou d'y puiser des arguments pour agir, font partie, de quelque manière que ce soit, de sa finalité. On peut en dire autant de l'application des sciences. C'est une évidence maintes fois répétée que l'utilisation des résultats de la recherche en biologie ou en physique nucléaire en vue de construire des moyens de reproduction du vivant, des outils de lutte contre diverses pathologies ou des instruments de destruction massive, est une conduite en principe étrangère à la science elle-même. Celle-ci est essentiellement bâtie, par l'homme, pour répondre à sa pulsion de connaître, et apaiser, dans une modeste mesure, l'angoisse que secrète son insatiable curiosité de dissiper les mystères du monde. À cet égard, la linguistique est bien elle-même une science, puisque le linguiste (au sens où je l'entends) est habité par le rêve misérable de connaître toutes les langues, et de trouver sur elles le discours à la fois le plus rigoureux et le plus adéquat. Mais précisément, les langues elles-mêmes ne sont pas des savoirs. Une langue ne fait que contenir, véritable musée Grévin de la connaissance, un ensemble hétéroclite de savoirs dispersés, reflétant divers états de la science, dont certains totalement désuets, par exemple celui auquel réfèrent, dans bien des langues, les expressions comme, en français, *le soleil se couche*, vestige erratique d'une conception pré-copernicienne du système solaire.

Ainsi, il apparaît clairement qu'une langue ne peut pas être une matière comme les autres. Une observation d'évidence quotidienne dans la vie de l'école le rappelle à chaque instant : toutes les matières s'enseignent en langue, alors que cela ne peut avoir aucun sens d'imaginer un enseignement de la langue qui se ferait au moyen de l'histoire ou de l'arithmétique. Les disciplines les plus rigoureuses ne peuvent être professées uniquement à l'aide de chiffres, de schémas, de calculs et de symboles écrits. Le professeur n'est pas muet, et les élèves, dans la majorité des cas, ne sont pas sourds. L'enseignement est oral, et la langue en est donc le vecteur. Les formes géométriques, les chiffres, les états de la matière et les combinaisons chimiques ont des noms, et les démonstrations sont des agencements de propositions, même s'il est vrai que la langue n'est pas ici l'objet d'une recherche décorative. [...]

Mon propos est donc de suggérer que la deuxième langue soit elle-même utilisée comme support des autres enseignements, au lieu d'avoir simplement pour statut d'être un d'entre eux.

Voyages

On conçoit généralement les voyages comme un déplacement dans l'espace. C'est peu. Un voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, dans le temps, et dans la hiérarchie sociale. Chaque impression n'est définissable qu'en la rapportant solidairement à ces trois axes, et comme l'espace possède à lui seul trois dimensions, il en faudrait au moins cinq pour se faire du voyage une représentation adéquate. Je l'éprouve tout de suite en débarquant au Brésil. Sans doute suis-je de l'autre côté de l'Atlantique et de l'Équateur, et tout près du tropique. Bien des choses me l'attestent : cette chaleur tranquille et humide qui affranchit mon corps de l'habituel poids de la laine et supprime l'opposition (que je découvre rétrospectivement comme une des constantes de ma civilisation) entre la maison et la rue ; d'ailleurs, j'apprendrai vite que c'est seulement pour en introduire une autre, entre l'homme et la brousse, que mes paysages intégralement humanisés ne comportaient pas ; il y a aussi les palmiers, des fleurs nouvelles, et, à la devanture des cafés, ces amas de

noix de coco vertes où l'on aspire, après les avoir décapitées, une eau sucrée et fraîche qui sent la cave.

Mais j'éprouve aussi d'autres changements : j'étais pauvre et je suis riche ; d'abord parce que ma condition matérielle a changé ; ensuite parce que le prix des produits locaux est incroyablement bas : cet ananas me coûterait 20 sous, ce régime de bananes 2 F, ces poulets qu'un boutiquier italien fait rôtir à la broche, 4 F. On dirait le Palais de Dame Tartine. Enfin, l'état de disponibilité qu'instaure une escale, chance gratuitement offerte mais qui s'accompagne du sentiment de la contrainte d'en profiter, crée une attitude ambiguë propice à la suspension des contrôles les plus habituels et à la libération presque rituelle de la prodigalité. Sans doute le voyage peut-il agir de façon diamétralement opposée, j'en ai fait l'expérience quand je suis arrivé sans argent à New York après l'armistice ; mais, qu'il agisse en plus ou en moins, dans le sens d'une amélioration de la condition matérielle ou dans celui de sa détérioration, il faudrait un miracle pour que le voyage ne corresponde sous ce rapport à aucun changement. En même temps qu'il transporte à des milliers de kilomètres, le voyage fait gravir ou descendre quelques degrés dans l'échelle des statuts. Il déplace, mais aussi, il déclasse — pour le meilleur ou pour le pire — et la couleur et la saveur des lieux ne peuvent être dissociées du rang toujours imprévu où il vous installe pour les goûter.

Il y eut un temps où le voyage confrontait le voyageur à des civilisations radicalement différentes de la sienne et qui s'imposaient d'abord par leur étrangeté. Voilà quelques siècles que ces occasions deviennent de plus en plus rares. Que ce soit dans l'Inde ou en Amérique, le voyageur moderne est moins surpris qu'il ne reconnaît. En choisissant des objectifs et des itinéraires, on se donne surtout la liberté de préférer telle date de pénétration, tel rythme d'envahissement de la civilisation mécanique à tels autres. La quête de l'exotisme se ramène à la collection d'états anticipés ou retardés d'un développement familier. Le voyageur devient un antiquaire, contraint par le manque d'objets à délaissier sa galerie d'art nègre pour se rabattre sur des souvenirs vieillots, marchandés au cours de ses promenades au marché aux puces de la terre habitée.

Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*,
© Librairie Plon, 1955, pp. 79-80.